

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU

Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol III

Montréal, (Bas-Canada) 10. Aout 1861

No. 31

SOMMAIRE.—Poésie: La Foi et ses destinées sur la terre.—Chronique.—L'origine de l'autorité, par Messire Gibaud.—Discours prononcé par le R. P. Tellier, à Toronto, à l'occasion de la fête de la St. Jean-Baptiste.—Pie IX et Miss Frederika Bremer, protestante.

POÉSIE.

La foi et ses destinées sur la terre.

La persévérance que mettent les ennemis de l'Eglise dans leurs tentatives impies contre le Souverain Pontife et la prolongation des souffrances de cet auguste Chef, ont inspiré à une plume canadienne, également amie de son pays et de l'Eglise, les vers suivants sur *les destinées de la Foi sur cette terre.*

Pent-être cette pièce trouvera-t-elle un à-propos de plus dans la présence parmi nous de Mgr. Taché, cet héroïque Prélat dont le Bas-Canada est si justement fier, et dont les malheurs récents excitent en ce moment des sympathies si profondes dans le cœur de ses compatriotes.

Sans s'en douter le poète semble avoir tracé d'avance le portrait de cet homme apostolique, dans celui qu'il fait du *missionnaire.*

Si d'une part, la modestie de l'auteur nous interdit de le nommer, d'autre part, nous craignons que malgré lui, son style et sa manière ne le révèlent suffisamment.

*Qui pourrait contempler les combats de la Foi,
Sans en être saisi de tristesse et d'effroi ?
Cette lutte, il est vrai, nous paraît moins terrible,
Quand nous nous rappelons la promesse infaillible,
Baume de nos douleurs, soutien de notre espoir,
Que, " contre elle Satan ne saurait prévaloir."*

Mais, quel déchaînement contre l'œuvre divine,
Non, l'Eglise de Dieu, depuis son origine,
Même aux plus sombres jours, même aux siècles de fer,
N'a point vu de si près le règne de l'enfer.
Nous traversons encore une de ces tempêtes
Prédites par la voix des antiques prophètes ;
" Rois, peuples, frémissant d'une égale fureur,
" Ourdissent des complots qui sèment la terreur."
Et contre le ciel même, en arbitre érigée,
L'audace de l'impie atteint son apogée.
" Sous un joug odieux trop longtemps nous souffrons
" Sur l'Eglise du Christ asservisse nos fronts ;
" Il est temps de briser cette honteuse chaîne."
Tels sont les vœux formés, dans une aveugle haine.
Par des hommes pétris et d'orgueil et de fiel ;
Mais il se rira d'eux Celui qui règne au Ciel :
Sa longue patience aujourd'hui les tolère ;

Mais demain tonnera la voix de sa colère
Qui fera rendre compte à ces fiers ennemis,
Des blasphèmes d'enfer que leur bouche a vomis.

Quel est Celui qui vient sur la montagne sainte ?
De la Divinité son front porte l'empreinte :
Rendons-nous attentifs aux accents de sa voix.
" Le Très-Haut, nous dit-il, m'a fait le Roi des rois.
" Mon trône est dans Sion ; c'est de là que je règne
" Sur toutes les tribus que ma parole enseigne.
" Le précepte de Dieu que j'annonce aujourd'hui
" Ordonne aux Nations de n'adorer que lui.
" Oui, vous êtes mon fils, dit ce Dieu que j'adore.
" En moi votre naissance a précédé l'aurore :
" Créateur, avec moi, de l'univers entier,
" De ce même univers je vous fais héritier.
" Demandez ; à l'instant, toute la race humaine
" Se soumet à vos lois, devient votre domaine.
" Sur tout peuple qui lève un front rebelle et fier,
" Faites pleuvoir les coups d'une verge de fer.
" Plein d'un juste courroux, brisez comme l'argile,
" Quiconque se soustrait au joug de l'Evangile.
" Vous, qui que vous soyez, Juges, Rois, Empereurs,
" Abjurez de l'orgueil les funestes erreurs,
" Dans un saint tremblement, sachez le reconnaître,
" Sur vos fronts couronnés règne un Souverain Maître
" Qui n'a fait choix de vous que pour l'unique emploi
" De former votre peuple au respect de sa loi."

Telle est du Tout-Puissant la volonté suprême.
Mais les rois, éblouis de leur vain diadème,
Proclament contre Dieu, qu'ils ne révèrent plus,
Et leur indépendance et leurs droits absolus.
C'est ainsi que Satan, dès le berceau du monde,
Consomma sa révolte et sa chute profonde.
Chef-d'œuvre merveilleux de puissance et d'amour,
Il était le joyau de la céleste Cour.
Mais, pour monter plus haut, l'orgueil qui le domine,
A lever l'étendard enfin le détermine ;
Et la contagion de ses vœux criminels
Glisse, comme un venin, dans les rangs fraternels ;
Mais après un instant de lutte meurtrière,
Tous, ils ont disparu des champs de la lumière.

L'obstacle qui surgit contre le plan divin
Ne saurait l'empêcher d'arriver à sa fin.
Au refus dédaigneux du puissant et du noble
Le plébéien viendra travailler au vignoble.
Pour accomplir l'oracle on verra le dernier,
Prendre joyeusement la place du premier.
C'est ainsi que du Ciel la Cité se recruta
Et que de la Justice un arrêt s'exécute.

Quand, pour un monument qu'il veut édifier,
Une carrière s'offre à l'habile ouvrier,
Son choix judicieux en ôte la surface

Où l'onde corrosive a laissé sa crevasse,
Et qui ne peut répondre à son noble dessein.
Puis, pénétrant plus bas où le roc est plus sain,
Il en extrait ces blocs, à la forme massive,
Qui braveront du temps l'injure inoffensive.
Tel est aussi le plan qu'en son temple éternel
Réalise à nos yeux l'architecte du ciel.
De son haut monument la base ne se fonde
Qu'avec un roc tiré de la terre profonde.
L'humilité lui plaît, son choix lui fait accueil,
Mais il repousse au loin les hauteurs de l'orgueil.
Où s'en vont ces pêcheurs du lac de Galilée ?
A quel étrange exploit peut-elle être appelée
Cette troupe ignorante, au vulgaire maintien ?
Voici les fondateurs de l'Empire chrétien ;
Mais le Christ est, en eux, l'auteur de tout l'ouvrage.
Entre ces conquérants le monde se partage :
Dès ce moment, chacun de ces guerriers nouveaux
En choisit une part pour but de ses travaux ;
Et bientôt l'on verra leur barbare idiôme
Se soumettre la Grèce et la superbe Rome.

Quelle est ta fiction, menteuse antiquité
Qui ne pâlisserais ici devant la vérité ?
Aux champs du merveilleux la borne se recule
Au delà des travaux du fabuleux Hercule.
Partout où l'a porté son intrépide essor
L'Apôtre du Très Haut ramène l'âge d'or ;
Mieux encor qu'aux accents du chantre de la Thrace,
Les rochers ébranlés abandonnent leur place,
Et, souples à la voix du magique étranger,
Aux murs du temple saint accourent se ranger.
Contre un pouvoir divin, dont l'ordre s'exécute,
Vainement Rome engage une sanglante lutte :
Que peuvent les efforts du tyran infernal
Sur la tour de David, imprenable arsenal,
D'où mille boucliers, armure du courage
Pendent pour défier son inutile rage ?
La colosse romain s'éroule, et son tombeau
Devient le fondement d'un empire nouveau.

Depuis lors, le flambeau qui brille au Capitole
Promène ces rayons de l'un à l'autre pôle.
La terre a vu partout les messagers divins,
Leur voix s'est fait entendre à ses derniers confins.
Ah ! qu'ils sont beaux les pieds de ces hommes de zèle
Qui, fidèles hérauts de la bonne nouvelle,
Forcent les nations d'entrer à flots épais
Dans le sein de l'Eglise, empire de la paix.
Anges ! à ces guerriers, de conquêtes avides
Daignez prêter l'essor de vos ailes rapides ;
Et, dans votre secret mettant l'esprit humain,
Des limites du globe abréguez le chemin ;
Que la vapeur s'étance, et dans son vol agile
Porte en triomphateur le char de l'Évangile.

Mais, le monde s'épuise, il commence à vieillir ;
Ses champs ne laissent plus de gerbes à cueillir.
Ne toucherions-nous pas au jour expiatoire
Qui de l'humanité doit terminer l'histoire ?
Et du dernier désastre, ordonné, résolu,
Le terme n'est-il point aujourd'hui révolu,
Non, avant qu'à nos yeux ce terme s'accomplisse,
Il faut qu'au festin la salle se remplisse,
Qu'aveugles, sourds, boiteux, pauvres, estropiés,
Tour-à-tour au banquet soient aussi conviés.
Que sur un plan plus vaste, une plus large échelle,
Une dernière fois s'organise le zèle,
Et qu'à l'étonnement d'un siècle dépravé,
Des croix de nos jours l'étendard soit levé.
Enrôlez-vous, Chrétiens de tout rang, de tout âge,

Par vos soins désormais que la Foi se propage ;
Achevez, au moyen d'un modique denier,
L'ouvrage du grand Paul et de François-Xavier.
Et vous, de l'Enfant-Dieu chéris plus que les autres,
Formez le bataillon de ses petits apôtres,
Jeunes enfants ; du moins, vous serez ses glorieux
Dans les champs parcourus par les vieux moissonneurs.

Pour l'auguste Marie animés d'un saint zèle,
Vous pouvez lui fermer une gerbe assez belle ;
Car le Maître a voulu qu'on laissât à dessein
D'assez nombreux épis pour emplit votre sein.
A l'œuvre ! il faut qu'aux lieux où l'aurore se lève
La moisson du salut se poursuive et s'achève.
Quand la miséricorde, aux peuples endurcis
Daigne encore accorder un heure de sursis,
Il faut que, sans retard, chacun de vous travaille
A tirer le bon grain du milieu de la paille,
A sauver ce froment dont le dernier boisseau
Au nombre des élus devra mettre le sceau.
Guerre donc à Satan dont l'âpre jalousie
Se venge de l'Europe en ravageant l'Asie.
Voyez comme ce roi de l'erreur et du mal
Fait broyer sous la dent d'un impur animal
Ces innocents épis, ce grain que la faucille
Destinait au grenier du Père de famille.
Quelle gloire pour vous de répondre à l'appel ;
D'arracher sa victime à ce tyran cruel ;
De sauver, les plongeant dans l'onde du baptême,
Tant de milliers d'enfants souillés de l'anathème.
N'en doutez pas, le jour où la voix de l'airain
Nous citera devant le Juge Souverain,
Lui-même, il vous dira de sa bouche divine :
" Venez, jeunes amis des enfants de la Chine,
" C'est par vous qu'à la mort ils furent arrachés,
" Par les nœuds de l'amour qu'ils vous soient attachés :
" Et qu'éternellement votre heureuse conquête,
" Chante dans les transports d'une joyeuse fête
" Gloire à la Sainte Enfant, apostolat nouveau,
" Qui nous a du salut apporté le flambeau.

CHRONIQUE.

SOMMAIRE : Colonisation.—Zèle pour l'Éducation.—Translation des restes de feu Messire Gironard au Collège de St. Hyacinthe.—Eloge funèbre du défunt par M. Raymond, Supérieur.—Fête de St. Jacques à la Cathédrale de Montréal.—Pie IX.—Consistoire et allocution.

A part la guerre des États-Unis, qui semble elle-même subir un temps d'arrêt, les événements sommeillent, ici, comme partout. Cependant il est une chose qui ne sommeille pas parmi nous : c'est le *sentiment patriotique*. Pour lui, il n'y a point de vacance.

Nous le retrouvons tout d'abord dans le zèle que déploient grand nombre de nos compatriotes en faveur de la *Colonisation*. D'un bout de la province à l'autre, mais surtout à Québec et à Montréal, on s'en occupe activement. Nous applaudissons de tout notre cœur à ce mouvement. C'est à présent, en effet, ou jamais, le temps de mettre à exécution tout ce qui a été dit sur ce sujet. Des milliers de jeunes Canadiens sont revenus des États-Unis, et se trouvent, en ce moment, sans ouvrage ; le flot de l'émigration étrangère va toujours croissant et semble vouloir nous déborder. Hâtons nous

done de diriger vers les terres incultes de l'Ottawa, du St. Maurice et de la Gaspésie, ces jeunes gens que la Providence semble nous avoir renvoyés tout exprès ! Qu'une organisation d'hommes énergiques et désintéressés se forme pour les guider et les soutenir, et le pays échappera au danger qui le menace !

Un autre effet du sentiment patriotique se fait apercevoir dans l'ardeur qui se manifeste de toutes parts pour l'instruction de la jeunesse. Déjà nous avons parlé précédemment de ces belles distributions de prix qui sont venues dans nos collèges, nos couvents et nos écoles, couronner toute une année de travaux. Sans revenir sur ces sujets, si intéressants d'ailleurs, constatons deux choses qui sont à l'honneur des Directeurs de l'Enfance et à l'avantage de la Jeunesse. La première, c'est que si nous en jugeons par la manière habile avec laquelle la plupart de nos élèves de collège, se sont acquittés de leur tâche, il nous semble qu'on n'a admis cette année, pour suivre les cours de latin, que des jeunes gens capables de le faire avec profit. Nous nous réjouissons grandement de cette mesure, et nous faisons des vœux pour qu'elle soit de plus en plus suivie. La seconde chose, c'est que, si nous nous en rapportons au programme adopté dans les couvents, il demeure évident que, sans négliger les arts d'agrément, on s'est occupé plus que par le passé de sciences pratiques. Nous félicitons les maîtresses, et les institutrices, d'une réforme qui aura les plus heureux résultats. C'est moins des artistes qu'il nous faut, que de bonnes maîtresses de maison.

C'est sous l'inspiration de ce même sentiment patriotique qu'a eu lieu la belle cérémonie dont St. Hyacinthe a dernièrement été témoin. Il s'agissait de transporter au nouveau Collège les restes mortels du vénéré M. Girouard, ce véritable ami de la jeunesse. La ville entière, en habits de fête, était accourue pour rendre un dernier hommage à celui qu'elle regarde, à bon droit, comme son fondateur. Un clergé nombreux, venu de tous les points du diocèse, et même des diocèses voisins, ajoutait encore, par sa présence, à l'éclat de la cérémonie. Il était bien juste que celui qui avait tant honoré le clergé, fut à son tour honoré par lui. La cause de l'éducation ayant été l'objet principal de la sollicitude de M. Girouard, pendant sa vie, les amis de cette grande cause ne pouvaient manquer de se trouver à cette réunion. Aussi tous les Collèges étaient-ils dignement représentés. Après le service divin, célébré par Mgr. Taché, évêque de St. Boniface, Mgr. de St. Hyacinthe fit l'absoute. Ensuite eut lieu la distribution des prix du Collège, qui fut précédée du beau discours de M. Raymond, continuateur de l'œuvre de M. Girouard. Il fit l'éloge du défunt avec ce tact, cette délicatesse d'expressions qui distinguent cet habile Directeur de la jeunesse. L'impression profonde que fit ce discours sur tous ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre, se conservera

comme le souvenir de celui dont l'éloge est aujourd'hui dans toutes les bouches.

Pendant que cette cérémonie avait lieu à St. Hyacinthe, une autre se préparait à Montréal. La fête de St. Jacques, titulaire de la Cathédrale, et patron du diocèse, attirait auprès de Monseigneur l'Evêque, un très-grand nombre de ses prêtres, jaloux de resserrer les liens qui unissent les enfants à leur père. Après une journée passée dans la prière et de saints entretiens, chacun se retirait en répétant avec le Psalmiste : *Qu'il est doux pour ses frères d'habiter ensemble !*

Nous ne terminerons pas cette courte revue, sans dire un mot de notre Père commun. Tandis que tout s'agite autour de lui, le vicaire de Jésus-Christ est calme. Les méchants peuvent ourdir leurs complots, mais que peuvent-ils contre celui qui a pour lui des promesses infailibles ? Un instant ils peuvent se ruer sur le roc où il est assis, mais le jour de la justice divine viendra. Il est déjà venu, car, cette tempête qui devait submerger la barque de Pierre, comme l'espéraient ses ennemis, au lieu de la briser, ne la rend que plus vénérable à l'univers. De toutes les parties du monde arrivent au St. Père, avec des offrandes considérables, des protestations d'amour. Le retour d'enfants égarés vient le consoler de la défection d'enfants ingrats et rebelles.

Les joies que font éprouver au Chef de l'Eglise les sentiments de tendre attachement des catholiques du Canada, ne sont pas les moindres. En apprenant que plusieurs des fils dévoués, qu'il a dans ce pays, voulaient venir au secours de son trône ébranlé, son cœur s'est ému. En recevant les collectes du diocèse de Montréal, qui s'élèvent à plus de quatre mille louis sterling, il s'est hâté de faire transmettre l'expression de sa reconnaissance. Si le sentiment d'un devoir accompli, est la plus douce récompense pour un cœur, sur la terre, combien grande doit être la nôtre, puisque nous avons pu, un instant, adoucir les peines amères du plus tendre des pères.

Le 22 du mois de juillet, le Pape a tenu un consistoire dans lequel il a prononcé une courte allocution, dans laquelle il a exprimé la satisfaction que lui a causé l'attitude générale de l'épiscopat et du clergé italien, tout en déplorant les aberrations de quelques ecclésiastiques de Milan, de Modène et de l'Italie méridionale, ainsi que les dommages spirituels qui résultent de la vacance de certains diocèses. Le St. Père a aussi donné à entendre qu'il avait manifesté sa reconnaissance au représentant de la France pour l'occupation française de Rome, sans dissimuler cependant l'abus que les ennemis de l'ordre font et feront de l'acte douloureux de la reconnaissance qui vient d'être faite du Roi d'Italie.

De l'origine de l'autorité.

Par le Rér. Messire Giband, (séance du 17 novembre 1857.)

Messieurs,

C'est une plainte devenue banale à force d'être commune, le respect pour l'autorité s'en va tous les jours, et tend à disparaître du milieu de nous. Sans me faire l'écho de cette plainte, et prétendre qu'elle n'a rien d'exagéré, je erois pourtant qu'elle n'est que trop fondée, et que l'une des plaies qui rongent la société actuelle sur les deux Continents, à peu d'exceptions près, est l'affaiblissement, l'absence même du respect pour l'autorité.

Je n'examine pas, en ce moment, les causes de cette maladie sociale, je me borne à la constater, à la suite de plusieurs écrivains et publicistes remarquables de notre époque. Il n'est que trop vrai qu'une parti de la génération actuelle, infatuée de sa propre excellence, met sa gloire à tout mépriser.

Pas de mérite, pas de supériorité quelque incontestable qu'elle soit, qui trouve grâce devant ses superbes dédains. Pour elle l'expérience, la vieillesse et les cheveux blancs ne sont plus un titre de considération et de respect. Le père dans la famille, le chef dans l'atelier, le magistrat dans la cité, le pouvoir dans l'État et trop souvent le Pontife dans l'Eglise, ne sont plus entourés de cette déférence et de cette respectueuse affection qui faisaient jadis, la force, le bonheur et la gloire des supérieurs et des subordonnés.

Pour venir en aide à cette triste tendance de notre siècle et accélérer sa marche vers l'abîme de la révolte et de l'anarchie, il se trouve des hommes voués au désordre, qui se font un jeu de détruire le prestige dont l'autorité a besoin pour opérer le bien, et l'on a la douleur de voir tous les jours une presse inconsidérée et coupable travailler, sans relâche, à rabaisser ce qui est élevé et à tuer le respect dans le cœur des peuples.

Et cependant, la société ne peut pas vivre sans autorité. Une famille qui méconnaît l'autorité paternelle, un peuple en opposition avec ses chefs, une église qui n'écoute plus la voix de ses pasteurs, c'est la souffrance et la ruine, c'est la destruction et la mort : Image de cette terre de misère et de ténèbres dont parle l'Écriture et où régnent le désordre et une horreur éternelle. (Job, ch. 10 v.....)

En présence d'un pareil danger, quelle attitude doit prendre un citoyen ami sincère de l'ordre et de son pays ? Celle d'un défenseur courageux de l'autorité, plein de respect et de soumission pour ses ordres et toujours prêt à combattre pour elle, par sa parole par ses écrits, au besoin même par son sang. Certes, il ne saurait le verser pour une plus noble cause.

Depuis plus de soixante ans, on ne cesse d'exalter la cause de la liberté, de dire et de répéter sur tous les tons, de toutes les manières, que les droits de la liberté, sont ce qu'il y a au monde de plus sacré, de plus inviolable ; et que les venger, quand ils sont outragés, est le plus saint des devoirs.

A Dieu ne plaise que je vienne renier les droits de la liberté, surtout dans un pays où elle prospère et nous fait goûter ses fruits les plus délicieux.

Assurément les droits de la liberté sont sacrés, puisque tout droit est sacré ; mais il ne faudrait pas oublier, comme on semble le faire aujourd'hui, que l'autorité a aussi les siens, non moins sacrés, non moins inviolables ; et que si c'est un devoir, un saint devoir pour tout citoyen de défendre, au péril même de ses jours, les droits de la liberté outragés, c'est de même aussi un devoir, un saint devoir pour lui de venger, au même prix, ceux de l'autorité, dès qu'ils sont méconnus.

Ainsi le droit de propriété, que je puis avoir sur tel ou tel objet est un avantage, un bien pour moi, tandis que le droit que mes supérieurs civils ou religieux ont de me commander n'est point directement pour leur intérêt, mais dans l'intérêt de leurs subordonnés. Le pouvoir est pour eux un honneur et une charge, et non point un bénéfice. Ils peuvent avoir droit à une indemnité convenable ; mais le droit qu'ils ont sur leur inférieurs, sur leurs actes, n'est point et ne peut être un droit de propriété ; c'est un droit de commandement.

Mais laissons là ces considérations sur la nature de l'autorité ; elles ne sauraient plaire qu'à un très petit nombre d'esprits familiarisés avec les abstractions de la métaphysique. Hâtons-nous d'arriver à l'origine de l'autorité, point capital de cette lecture.

Cette question, l'une des plus vivement débattues parmi les philosophes et les politiques, a été tranchée d'un seul coup par ce mot de Saint Paul : *Non est enim potestas nisi à Deo.* (Rom. ch. 13 v. 1.) *Il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu.* Essayons de pénétrer toute la philosophie de cette parole à la fois si simple et si profonde.

Remarquons d'abord sa généralité : *Il n'y a point de puissance* : c'est-à-dire, aussi clairement que possible, que tout pouvoir ou toute autorité vient de Dieu, quelle que soit sa nature, son objet et sa fin ; pourvu, toute fois, qu'il soit légitime, sans quoi ce ne serait plus un pouvoir.

Tous les pouvoirs donc, qui existent sur la terre, ont été, en un sens réel et véritable, établis de Dieu. *Quæ autem sunt (potestates,) ajoute l'oracle des nations, à Deo ordinatæ sunt.*

Je n'examine pas en ce moment comment ces différents pouvoirs remontent jusqu'à Dieu et se rattachent à lui, ce que je tiens à vous faire remarquer, c'est que, quels qu'ils soient, de quelque degré qu'ils soient, ils viennent de Dieu. Ainsi en est-il du pouvoir du maître sur ses domestiques, du patron sur ses commis ou ses ouvriers, du père sur ses enfants, du gouvernement sur les citoyens, de l'Eglise sur les fidèles.

Tout pouvoir vient de Dieu, c'est-à-dire, à Dieu pour auteur et pour cause première, non seulement en ce sens, qu'il le voit et l'approuve ; non seulement encore en ce sens qu'il en règle l'exercice en le maintenant sous les lois de sa providence, et en lui donnant une puissante sanction ; mais en ce sens qu'il en est la source première et l'origine, et que c'est lui qui le produit en réalité.

Comment cela ? c'est que Dieu est l'auteur non seulement de tous les êtres, mais de tout ce qui a un degré d'être ou de perfection, de toute réalité. Or, évidemment, le pouvoir est quelque chose, puisque c'est une chose louable, utile et nécessaire. Le pouvoir ou l'autorité n'est point une fiction de notre esprit, une supposition sans objet ; et il serait insensé de ne voir dans la notion qu'il renferme, qu'illusion, jeu d'imagination ou simple poésie : c'est une réalité, un bien véritable.

Mais allons plus loin et efforçons-nous de toucher le solide, le roc pour ainsi dire, sur lequel repose l'oracle de l'apôtre : *non est enim potestas nisi à Deo.* Nous n'avons point à craindre ici, par une analyse indiscrète, de nous préparer quelques mécompte, de dissiper un prestige brillant, ou d'embrasser un vain fantôme. Dieu seul est maître absolu de toutes choses. C'est lui qui a tout fait, et il a tout fait pour lui. . . .

A Dieu seul donc appartient le droit primordial et complet sur toutes choses. A lui seul aussi de communiquer ces droits à d'autres êtres et de les y faire participer dans la mesure qu'il juge nécessaire à l'accomplissement de ses desseins. De là, les hommes sont naturellement égaux, indépendants l'un de l'autre dans le fond de leur substance et de leur être. Ils ne peuvent recevoir que de Dieu seul le pouvoir, le droit de commander à leurs semblables et de disposer de leurs actes. Sans cette intervention de Dieu, impossible à eux de fonder un pouvoir, une autorité, même dans le cas où ils se choisiraient eux-mêmes un supérieur, un chef, et déposeraient entre ses mains les rênes de leur gouvernement. De quelle valeur en effet, pourrait être, quelle stabilité pourrait avoir un pareil choix, si Dieu lui-même ne l'approuvait, ne le ratifiait, ne lui imprimait le sceau de son éternelle justice, et ne lui donnait ainsi, un appui, sans lequel il flotterait au gré du caprice de ceux qui l'auraient fait et n'aurait pour mesure de sa durée que celle de leur fantaisie et de leur bon plaisir ?

Le pouvoir, résultat d'un pareil choix serait-il digne de ce nom, ou plutôt ne serait-ce pas une dérision de la chose qu'il signifie ?

C'est un sentiment généralement reçu parmi les auteurs, qui ne tiennent pas à bannir Dieu de ce monde ou à y restreindre son action, autant que possible, que son intervention est nécessaire pour la formation d'un droit quelconque, même pour la formation du

droit de propriété. A plus forte raison, cette même intervention est-elle nécessaire pour constituer le droit d'autorité, celui de tous les droits, en quelque sorte le plus divin et qui accuse d'avantage une action spéciale de la part de Dieu? Que peut-on concevoir, en effet, de plus relevé, de plus semblable au pouvoir de Dieu même, que le pouvoir d'imprimer sa volonté à des hommes raisonnables et libres, de disposer de leurs actes et d'une partie de leur liberté? Commander ainsi, à l'instar de Dieu, à de nobles créatures qui finalement ne relèvent que de lui, n'est-ce pas, en quelque sorte participer à sa puissance, être associé à son domaine, à son action souveraine? Disons mieux: n'est-ce pas agir au nom de Dieu, à sa place et comme son lieutenant. Voilà précisément ce qu'enseigne encore Saint Paul, quand il nous fait envisager dans celui qui est revêtu de l'autorité, le dépositaire des droits de Dieu, son délégué et son ministre établi à sa place, dans le monde, pour opérer le bien de l'humanité. *Dei enim minister est, in bonum.* Ce n'est pas encore assez de dire qu'il agit au nom de Dieu, ajoutons qu'il agit comme Dieu, et si on veut nous permettre cette expression, qu'il agit en Dieu.

Comme Dieu, il agit par le commandement, par le seul acte de sa volonté, qui nous atteint et nous oblige comme celle de Dieu. Comme Dieu dont la puissance est sans bornes, il atteint à distance, sur tous les points de son empire. Comme Dieu enfin, dont la providence paternelle ne cesse de nous dispenser ses bienfaits, le ministre de l'autorité l'exerce pour le bien de ses subordonnés, son action est un bienfait continu, et son gouvernement une véritable providence. Et voilà précisément ce qui fait la grandeur du pouvoir et en est comme la majesté.

Voilà aussi comment la raison et la foi s'accordent parfaitement à confirmer cette vérité, que tout pouvoir vient de Dieu: *non est enim potestas nisi à Deo.*

Avant de clore cette lecture déjà trop longue peut-être, signalons rapidement quelques-unes des principales conséquences qui découlent de ce qui précède.

Première conséquence: Si tout pouvoir vient de Dieu, donc l'autorité est toujours souverainement respectable en elle-même quel que soit celui qui en est investi. Il peut-être incapable ou indigne de l'exercer, mais elle ne perd rien pour cela de sa dignité, parce qu'elle est toujours ce qu'elle est, c'est-à-dire un rayon, un écoulement de l'autorité souveraine de Dieu.

De là ressort la sagesse de la morale chrétienne, qui nous commande à tous le respect pour l'autorité partout où elle réside. Un diamant ne cesserait pas d'être un diamant parcequ'il serait enchassé dans un vil métal, ou enfoui dans la poussière.

Deuxième conséquence: Si tout pouvoir vient de Dieu donc en un sens très-véritable, tout pouvoir est divin: non pas en ce sens que Dieu opère, dans la formation des diverses espèces de pouvoir, d'une manière également directe, également positive, également exclusive, ce qui serait égaliser tous les genres de pouvoir, malgré leurs profondes différences, et confondre ce qui doit être distingué avec soin; mais en ce sens déjà exposé que tout pouvoir a Dieu pour auteur et pour cause première.

Troisième conséquence: Si tout pouvoir vient de Dieu, donc l'obéissance à l'autorité bien loin d'avilir et de dégrader celui qui la rend, l'honore et l'ennoblit. Quoi de plus honorable et de plus noble en effet pour un enfant de Dieu, pour un serviteur du Très-Haut que de respecter son autorité et de s'y soumettre partout où il la rencontre? Or, n'est-ce pas là ce que fait l'homme, le chrétien, qui obéit à son supérieur, puisqu'il sait que Dieu lui-même lui commande par sa bouche?

Il y a, il est vrai, un respect inintelligent, une soumission aveugle ou stupide, qui est une honte et une absurdité, c'est ordinairement le partage des peuples brutés sous la verge de fer du despotisme. Il y a aussi un respect, une soumission hypocrite que dicte l'intérêt ou la flatterie, et qui est une bassesse et une lâcheté. On dit que les hommes les plus fiers et les plus indépendants en apparence n'en sont pas toujours exempts; on ajoute même, mais nous n'oserions l'affirmer, que la démagogie n'est pas toujours à l'abri d'un pareil scandale.

Mais tels ne sont pas le respect et la soumission recommandés

par le christianisme: c'est un respect intelligent, une obéissance éclairée qui seule préserve de deux excès également condamnables, du mépris de l'autorité ou de l'insubordination, d'une part; et de l'avilissement des caractères et de la perte du sentiment de sa dignité personnelle, de l'autre.

Le premier de ces excès mène droit à l'anarchie; le second jette dans les chaînes de la servitude et de l'esclavage.

Quatrième conséquence: Si tout pouvoir vient de Dieu, donc plus le sentiment de la divinité est profond et vivace chez un peuple, plus l'autorité y est considérée, plus on lui obéit. La raison en est évidente. Un père dans sa famille, un prince dans son empire, un pasteur dans son église, sera écouté avec d'autant plus de respect et de soumission que ses subordonnés seront mieux convaincus, pénétrés de cette idée, qu'il est pour eux le représentant de Dieu même.

Or, pour développer en eux cette idée et la leur inculquer profondément, pas de meilleur moyen que de nourrir, foment et raviver dans leur âme ce sentiment naturel que nous avons tous de la Divinité, et qui nous porte à voir Dieu en toutes choses, soutenant tout, gouvernant tout en ce monde, les empires comme les individus et ne se servant d'autres hommes que comme d'instruments destinés à l'accomplissement de ses desseins.

Par là il est facile de voir que la défense, la propagation des idées religieuses est l'un des plus fermes appuis de tout pouvoir, et partant son plus grand intérêt. Malheur donc à l'autorité qui n'a que de l'indifférence pour une œuvre si belle et si capitale. Que serait-ce si par un de ces vertiges de folie, dont l'histoire des gouvernements ne fournit que trop d'exemples, elle la combattait de tout son pouvoir? Elle travaillerait de ses mains à sa propre ruine.

Fasse le ciel que notre cher Canada, libre par ce qu'il sait obéir, sachant obéir parce qu'il a été élevé par le Catholicisme, la plus grande école de respect qui fut jamais, au témoignage d'un écrivain non suspect, le célèbre Guizot, fasse le ciel, dis-je que notre cher Canada ne voie jamais le Pouvoir tomber dans une semblable folie.

Discours Prononcé par le Rév. P. Teller.

A la Célébration de la Fête de St. Jean-Baptiste à Toronto 1851.

"Ecco dedi te in lucem gentium, ut sis salus mea usque ad extremum terræ."

"Voilà que je vous ai établi pour être la lumière des nations, et le salut que j'envoie jusqu'aux extrémités de la terre." (Isaïe, 43.)

C'est le prophète Isaïe, Messieurs, qui annonce aux peuples de la terre le Messie si ardemment désiré. Plongeant son regard d'aigle à travers les siècles et les nations, il s'écrie: "Écoutez, mes, et vous peuples éloignés, prêtez l'oreille: le Seigneur m'a dit: c'est peu que vous me serviez pour relever les tribus de Jacob, et pour me convertir les restes d'Israël; Les Gentils sont aussi mon domaine: et voilà que je vous destine à être la lumière des nations, et à porter jusqu'aux extrémités de la terre le bienfait du salut." Paroles magnifiques, que l'Église applique, en ce jour, au divin Précurseur, et qui partant des collines de la Judée ont prolongé leurs échos jusques sur nos rivages lointains. En nous groupant autour de la bannière de St. Jean-Baptiste, nous saluons la croix; et le monde doit comprendre que la Société de St. Jean-Baptiste est et ne peut être qu'une association catholique. Originaires du royaume très-chrétien, du beau pays de France, nous avons reçu de la naissance ou du bienfait des lois, une nouvelle patrie: et Franco-Canadiens, nous portons en nous le double caractère de la foi antique, qui a distingué la mère-patrie, et de la bravoure chevaleresque, qui a immortalisé la colonie. Ce sont, si je ne me trompe, Messieurs, ces prémices de l'esprit national, si pur et si noble,

que la Société St. Jean-Baptiste est appelée à sauvegarder dans l'élite de notre population franco-canadienne, et dont nous recommandons aujourd'hui le précieux dépôt à la puissante intercession de St. Jean-Baptiste.

L'esprit national ne peut se conserver qu'à l'aide d'une volonté forte, et c'est l'union qui fait la force. L'union, quand elle est portée à son plus haut point de perfection, quand elle est maintenue avec énergie et persévérance, quand elle embrasse les principes et les hommes, l'union alors renverse tous les obstacles, paralyse tous les germes de dissolution, et emporte tout ; à moins que l'adorable Providence, qui gouverne le monde, n'en ait décidé autrement. Un pays considéré à ce point de vue, s'explique aisément ; et aux yeux de l'observateur tant soit peu attentif les diverses phases de sa grandeur et de sa décadence coïncident avec le resserrement ou le relâchement du nœud sacré de l'union nationale. Est-il possible d'établir et de maintenir cette union parfaite au milieu d'un grand peuple, où nécessairement il y a conflit de vues, d'intérêts, d'ambition ? Y a-t-il une main assez forte pour guider, pour régler, pour harmoniser tant de mouvements divers ? Evidemment, Messieurs, le seul principe d'une union intime et réelle, d'une union durable et active, c'est le principe qui subjugué tous les égoïsmes, qui dégage les forces et les ressources d'un peuple, qui suit et développe les plans et les vues de la Providence. Vous avez prévenu ma pensée : la Religion seule est le lien ferme de l'union ; et plus la Religion est libre, plus elle est complète, plus elle est pratique, plus elle est générale ; plus aussi la salutaire influence de son action est assurée.

Les époques de prospérité et de gloire du Canada, comme de tout autre peuple, sont les époques où la religion a dominé ; cette religion pure et sans tâche aux yeux de Dieu, dont parle si bien l'apôtre St. Jacques (ch. 1. 27) ; cette religion qui visite les orphelins et les veuves au sein de la tribulation, et qui, en même temps, préserve de la corruption du siècle, les âmes droites que le tourbillon des affaires y retient. C'est elle, la religion sainte, qui inspire le législateur, et imprime aux lois le sceau de l'équité et de la modération. C'est elle qui consacre l'épée du guerrier, et abrite sous le drapeau national l'amour de la patrie, le respect du droit et de la propriété. C'est elle qui rehausse les professions, qui dessine les habitudes, qui moule les coutumes et les mœurs d'un peuple. C'est elle qui crée et multiplie les institutions, aussi diverses qu'elles dans leurs fins qu'uniformes dans leur principe. C'est elle qui donne à une langue et à une contrée cette physionomie propre et charmante, qui sied si bien. C'est elle qui suscite les hommes, qui développe les talents, qui féconde le génie, qui vivifie l'imagination, qui embaume le cœur. N'est-il pas vrai que quand ces influences religieuses existent et agissent, non point à un degré et dans toutes les branches d'un bon gouvernement, il en résulte un bien-être délicieux, une force d'harmonie et d'union irrincible ?

J'en appelle aux premières époques de la colonie : j'en appelle à cet esprit, qui, tout saturé qu'il était d'une forte teinte d'aventure et de chevaleresque, avait pourtant un fonds si riche de religion. Voyez les succès qu'il obtint et la magnifique avenir qu'il préparait sur l'immense ligne qui joint l'embouchure du St. Laurent à celle du Mississippi : Visitez, par exemple, les belles créations de Tadoussac, de Québec, de Montréal, de Kaskaskias, de la Nouvelle-Orléans, et des milliers d'autres ! Et croyez-vous, Messieurs, que si l'époque si solennellement religieuse du grand monarque ne fût pas devenue la proie de l'ignoble Régence et d'un libertinage saignant, la Fleur de Lys se serait ainsi fanée, aurait si misérablement péri sur le sol Américain ? Montcalm, ta grande âme et ta jeunesse (48 ans) méritaient un sort meilleur ! Mais c'était trop de vertu pour une pareille époque. Aussi le ciel ne le condamna-t-il pas à survivre à une domination qui s'affaïssait sous la mollesse, à un pouvoir qu'un philosophisme impie devrait bientôt faire voler en éclats.

Depuis cette journée à jamais mémorable, qui vit descendre dans la tombe, deux héros ; l'un avec les douceurs de la victoire, l'autre avec les consolations plus solides de la foi et de la religion ; deux héros, en qui deux grands peuples se disputaient les destinées futures de la colonie ; depuis lors, Messieurs, nous ne sommes plus tout à

nous ; nous sentons qu'une direction étrangère commande nos mouvements. Cette révolution de 1763 était-elle une bénédiction ou une calamité pour la colonie ? Les malheurs, qui depuis ont désolé la mère patrie, ne paraissent guères de penser que ce fût une calamité. Mais si le pouvoir qui a succédé eût été plus uniformément paternel et plus sympathique, le problème eût été évidemment résolu en faveur de la catastrophe. Quoiqu'il en soit, Messieurs, l'union plus que jamais, l'union basée sur l'influence religieuse, est notre unique force : c'est l'avenir de vos femmes et de vos enfants ; c'est la vie de nos institutions ; c'est le salut du pays.

Il est vrai, cette union ne peut plus être comme autrefois, le résultat d'une fusion d'éléments homogènes ; mais qu'importe après tout ? Un amalgame bien entendu d'éléments hétérogènes, peut produire un tout parfaitement compact, de bon, même de meilleur et de très bon aloi. Sachons reconnaître, estimer, aimer, la noblesse d'une autre race, la fermeté d'un autre caractère, la bouillante activité d'un autre sang. Sachons, puisqu'il le faut, entrer en fusion. Nos institutions nationales, auxquelles nous nous faisons gloire d'être attachés, tout en revendiquant les bénéfices d'une époque de progrès ; nos anciennes traditions, auxquelles nous voulons rester fidèles, seront respectées, seront sacrées, conformément à une insinuation bienveillante tombée naguère du haut du trône (1). En attendant, nous quadruplerons nos forces dans cette fusion si désirable. Mais ne nous faisons point illusion, ne prenons point le change : le principe religieux tout seul, est l'élément d'une cohésion permanente, de la prospérité publique, du bien-être universel.

C'est sur les bords, c'est au centre des grands lacs, que la solennité de St. Jean-Baptiste nous réunit en ce jour. Oh ! Messieurs, que de souvenirs touchants, que d'émotions, je dirais presque alarmantes pour la modestie chrétienne, se présentent dans nos âmes ! Nos pères n'ont-ils pas été ici les premiers pionniers de la religion, de la civilisation, de l'humanité ! Et quand je dis nos pères, j'entends parler des colons, des marchands, des officiers, des gentilshommes aussi bien que des missionnaires de la colonie. Que de travaux n'eurent-ils pas à endurer, que de dangers n'eurent-ils pas à courir pour remonter ces rivières et ces lacs, sur lesquels la vapeur nous fait voler ? c'était sous des torrents de sueur qu'ils fesaient ces longs portages, là où de magnifiques canaux nous bercent aujourd'hui. Les villes où nous dictons aujourd'hui des lois, les bourgades que notre commerce et notre industrie font naître et aggrandissent tous les jours, n'étaient il y a deux siècles que d'interminables forêts où nos pères venaient planter à tout hasard une pauvre hutte au milieu des Sauvages inhumains et des bêtes féroces, qui se disputaient l'empire de ces immenses contrées. Ne sont-ce pas nos pères qui ont cimenté de leur sang les pauvres Chapelles, les Forts improvisés, qui devaient abriter pour la première fois la religion et l'humanité dans ces riches parages ? ne sont-ce pas nos pères qui ont fait connaître au monde les mers d'eau douce ? ne sont-ce pas nos pères, tels qu'un Soliel et un Marquette, qui ont reconnu la hauteur des terres, et révélé à l'univers les sources du Mississippi et du St. Laurent, ces rois des fleuves ? Les rives du lac Huron, à quelques milles de cette cité, dans cette province même, n'ont-elles pas vu les affreux bûchers où nos hommes apostoliques ont été brûlés à petit feu avec tous les raffinements de la barbarie la plus brutale ? n'ont-elles pas été inondées du sang de vos premiers colons, de vos meilleurs alliés, de vos plus braves soldats ?

Plus d'union, plus d'énergie religieuse, nous auraient assuré le fruit de ces prodigieux travaux, de ces héroïques dévouements : plus d'union, plus d'énergie religieuse nous auraient transmis non seulement l'héritage d'un grand nom, d'une gloire réelle, mais encore la jouissance de droits achetés si cher, et d'immenses domaines : plus d'union, plus d'influence religieuse auraient brisé l'égoïsme, bridé la cupidité, sanctifié les ambitions, concentré les forces, consolidé les pouvoirs, civilisé et peuplé ces vastes régions, au profit de

(1) The people of Canada, while they justly appreciate the requirements of an age of progress, are attached to their institutions, and faithful to their early traditions ; and I am confident that you will endeavor, in humble reliance of the divine blessing, to promote in this spirit, their best interests. (Lord Elgin's speech, 20th May, 1851.)

la France, pour la propagation de la foi, et pour le salut éternel de ces infortunés Sauvages. La zizanie a été jetée dans le champ du père de famille, et ses espérances ont été déçues. Voulons-nous avoir part aux débris de cette immense fortune ? L'union cimentée par la religion est la seule garantie qui nous reste. Que cet esprit, qui vivifie et qui répare, l'esprit d'union et de foi, soit l'âme de nos lois, l'âme de nos administrations, l'âme de notre éducation, l'âme de notre commerce, de notre industrie, de notre agriculture, l'âme de nos institutions ! que cet esprit de vie se révèle dans nos mœurs et dans nos écrits : qu'il domine dans nos grandes cités, dans nos villes et dans nos compagnes : qu'il se propage de génération en génération, dans toutes nos familles : qu'il y maintienne cette foi, cette paix domestique, cette aménité de caractère, cette tempérance, ces inclinations charitables et bienveillantes, cette droiture et cette simplicité d'or, qui forment les traits saillants du beau type franco-canadien, du caractère national ! et l'histoire nous consacrerait quelques pages honorables, et la civilisation nous donnerait place parmi les peuples dignes d'éloges, et le ciel nous bénirait, nous et vos descendants.

Daigne le plus grand d'entre les enfants des hommes, notre glorieux patron St. Jean-Baptiste, faire descendre du ciel sur nous, ces bénédictions de choix, et nous obtenir du divin Agneau cette union délicieuse que consacre la religion, et qui est un avant-goût de cette paix éternelle, qui est réservée à la persévérance dans le bien. Ainsi soit-il.

Pie IX et Miss Frédérique Bramer, protestante.

Miss Frédérique Bramer, Suédoise d'origine et protestante vient de publier un ouvrage intitulé : *Deux années en Suisse et en Italie*.

Voici comment elle raconte la conversation qu'elle eut avec le Saint Père.

—Après avoir été introduite dans la salle où était le Pape, Pie IX leva les yeux de dessus le papier qu'il tenait à la main, et après s'être informé de mon pays et du lieu de ma demeure, il ajouta : Vous avez publié ?

—Oui, Votre Sainteté ; des romans sur la vie domestique, ou plus exactement des tableaux de la vie domestique, mais sous forme de romans.

—*Le Pape* : Êtes-vous catholique ?

—Non, Votre Sainteté : je ne suis pas catholique romaine.

—*Le Pape* : il faut le devenir. Autrement il vous manquerait quelque chose, comme conséquence du titre de catholique.

—Permettez-moi d'adresser une question à Votre Sainteté ?

—*Le Pape* : oui ; faites-la.

—J'aime de tout mon cœur Notre-Seigneur et Maître, Jésus-Christ. Je crois en sa divinité, dans l'efficacité de sa Rédemption pour moi et pour le monde entier. Mais, je ne veux obéir qu'à lui, et ne servir que lui. Votre Sainteté ne me regarderait-elle pas comme chrétienne ?

—*Le Pape* : comme chrétienne ? très certainement ; mais...

—Et comme membre de l'Eglise du Christ ?

—*Le Pape* : oui, dans un sens : mais... mais alors vous devez croire comme vrai tout ce que son Eglise croit et commande. Vous ne devez pas croire cependant que le Pape envoie en enfer tous ceux qui ne reconnaissent pas l'infaillibilité de l'Eglise catholique. Non ; je crois que plusieurs personnes dans les autres croyances seront sauvées, en menant une vie conforme à la vérité qu'elle connaissent. J'en suis convaincu.

—Ces paroles de Votre Sainteté me font un plaisir infini. Je nourrissais l'espérance de trouver dans Votre Sainteté un juge plus juste sur ces questions, que ne le sont comme vous le savez, beaucoup d'autres catholiques, qui nous disent : vous n'êtes pas chrétiens : vous ne pouvez pas être sauvés, si sur tous les points, vous ne croyez pas comme nous, et vous ne venez pas à notre Eglise.

—*Le Pape* : en cela, ils ont tort : mais vous savez ma fille ; un chrétien doit être capable de rendre compte de sa foi ; il ne doit pas croire seulement en général, mais croire à chaque article de la doctrine séparément. C'est déjà quelque chose de croire à la seconde personne de la Sainte Trinité, et à son incarnation ; mais il est nécessaire de croire aussi au gouvernement qu'il a fondé sur cette terre, autrement il n'y aurait pas foi en lui. Le chrétien doit donc croire au Pape, puisque le Pape est le représentant de Jésus-Christ ici-bas. En Suède, il y en a qui ne croient pas en Jésus-Christ et dans son Eglise. Les Suédois sont extrêmement intolérants, envers tous ceux qui pensent autrement qu'eux. Le Roi a voulu deux fois introduire la Liberté religieuse, mais ils n'en ont pas voulu.

—Je sais cela, Votre Sainteté : mais les Suédois ont souffert autrefois de la part des catholiques, et c'est pour cela que les anciennes lois n'ont pas été révoquées. Cela ne durera pas longtemps, je l'espère ; mes compatriotes apprendront à avoir confiance dans la puissance de la vérité et dans celle du Christianisme.

—*Le Pape* : Votre Reine est catholique ?

—Oui, Votre Sainteté ; et elle est la plus noble des femmes, le modèle de son sexe et l'ornement de son trône.

—*Le Pape* : tous les princes et les peuples chrétiens doivent croire au Pape et lui obéir, et s'ils s'élèvent ainsi, ce n'est pas par orgueil ou par un esprit mondain. Mais c'est cet orgueil qui a donné naissance aux églises nationales. L'Empereur de Russie ne reconnaît pas le Pape, parce qu'il voulait être lui-même le Pape. La Reine Victoria ne le reconnaît pas, parce qu'elle veut être Papesse, et il en est ainsi dans tous les autres pays, où il y a une église nationale. Croire au Pape, comme chef de l'Eglise chrétienne, c'est le seul moyen d'être national, et en conséquence, c'est la seule garantie d'unité et de vérité. L'Eglise est une organisation, une sorte de monarchie représentative avec un chef suprême, un royaume spirituel. Si dans un Etat le peuple n'obéit pas à son chef suprême, il ne peut y avoir là ni vérité, ni ordre : tout sera en confusion.

—Nous croyons en Jésus-Christ, et nous le reconnaissons comme seul chef de l'Eglise chrétienne.

—*Le Pape* : mais Jésus-Christ est au ciel, et il doit avoir un représentant sur la terre. Il fut d'abord choisi dans la personne de l'apôtre St. Pierre, par ces paroles... Entendez-vous le latin ?

—*Pochissimo*, Votre Sainteté ; j'ai commencé depuis peu à l'étudier.

—*Le Pape* : très bien ; alors vous comprendrez ces paroles : *tu es Petrus, et super hunc petram aedificam Ecclesiam meam, et porta inferi non prevalebunt adversus eam : et tibi dabo claves regni caelorum*. Cette dignité et ce pouvoir descendent de Pierre jusqu'à chaque Pape qui lui a succédé, depuis les premiers jours de l'Eglise jusqu'à l'indigne serviteur, qui est en ce moment devant vous. Voilà la croyance et la doctrine de l'Eglise.

— Dans notre Eglise, nous expliquons autrement ces paroles de Notre Seigneur. Nous pensons que par *Petrus* il entendait *l'homme-pierre*, et que la profession de foi que St. Pierre avait faite : *vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant*, était la pierre sur laquelle le Christ voulait bâtir son Eglise contre laquelle les portes de l'enfer ne pourraient prévaloir. Nous croyons que le Christ a laissé les clefs à tous ses apôtres aussi bien qu'à Pierre, avec pouvoir d'ouvrir ou de fermer ; et que tout bon chrétien, qu'il soit Pape de Rome, ou un pauvre pêcheur sur nos côtes, fait partie de cette Eglise bâtie sur la pierre, et participe à ses privilèges.

— *Le Pape* : mais vous n'avez ni confession, ni absolution ? Vous ne croyez pas à la messe, ni aux sept sacrements, ni à ce que l'Eglise de Jésus-Christ enseigne ! Ceux qui croient l'un, doivent croire l'autre. Il n'y a qu'un Dieu au ciel, et il n'y a qu'une Eglise sur la terre dans laquelle il vit par son représentant, et par les règlements qu'il a donnés. Vous devez comprendre cela, et par conséquent pour devenir une parfaite chrétienne, et non chrétienne en partie, vous devez en faire une profession publique.

— Aimer le Seigneur Christ, et obéir à ses commandements, voilà, d'après notre croyance, ce qui est essentiel pour être chrétien.

— *Le Pape* : très-bien. Je vous dirai une chose. Priez ; priez pour obtenir de Dieu la lumière et la grâce de connaître la vérité, car c'est le seul moyen d'y arriver ; la controverse n'est pas favorable. Il s'y mêle de l'orgueil et de l'amour-propre. On y fait parade de ses connaissances et de sa subtilité, et ensuite chacun continue de suivre ses propres idées. La prière seulement donne la lumière et la force pour acquiescer à la vérité et la grâce. Priez chaque jour, chaque soir, avant de prendre votre repos, et j'espère que vous obtiendrez la grâce et la lumière, car Dieu veut que nous soyons humbles, et il donne la grâce aux humbles. Maintenant que Dieu vous bénisse, et vous garde pour le temps et l'éternité !

Miss Frédérique Brauer ajoute : « ce langage si sacerdotal et si paternel était si beau et si bien senti, qu'il alla droit à mon cœur, et je serrai humblement et avec affection la main qu'il me présentait avec bonté. Cette main du Pape ne me donna pas le moindre embarras, car il était véritablement pour moi, en ce moment, le représentant du maître qui, dans sa vie et sa doctrine, nous prêche l'humilité, non devant les hommes, mais devant Dieu, et qui enseigne aux hommes à le prier. Les paroles du Pape sont vraies et évangéliques. Je le remerciai de tout mon cœur, et je le quittai plus contente de lui que de moi-même. Je m'étais présentée devant lui avec mon orgueil protestant : Il m'a écoutée avec patience, m'a interrogée avec bonté, et enfin il m'a parlé, non avec l'arrogance que je m'étais figurée du Pape, mais comme un vrai prédicateur de l'Evangile. Je suis sortie plus humble de cœur que quand je suis entrée. »

— Mardi prochain 13 de ce mois, à 8 h. p. m. M. le Docteur C. A. Guilmette, déjà connu avantageusement du public de Montréal par les lectures qu'il a données en Anglais à la Salle Nordheimer sur la *Culture et le Développement de la voix humaine*, traitera en Français le même sujet à la Salle du Cabinet de Lecture Paroissial. (Entrée gratuite.)

— On nous prie de remercier les nombreux abonnés à la Bibliothèque Paroissiale de l'empressement que la plupart ont mis à rapporter les livres qu'ils avaient chez eux. Cependant il reste encore un bon nombre d'ouvrages qui ne sont pas rentrés. Chacun est donc prié d'examiner avec soin s'il n'a pas dans quelque coin de sa maison quelques volumes appartenant à la dite Bibliothèque, et de se faire un devoir de les rendre au plus-tôt.

— Le corps de l'infortuné Marcel Sabourin qui s'est noyé le 27 ult, en allant à Québec par le voyage de plaisir du *St. Lawrence*, a été retrouvé samedi dernier, flottant sur l'eau devant la paroisse du Cap Santé.

— Nos remerciements à qui de droit pour l'envoi du *Rapport du Surintendant de l'Education pour le Bas-Canada pour 1860*.

— Lundi, un matelot appartenant à l'équipage du *Great-Eastern* est tombé à l'eau et s'est noyé.

— Les Dames directrices de la maison de Providence de la Laprairie reconnaissent avoir reçu de MM. Jodoin et Lespérance, propriétaire du vapeur *l'Aigle*, la somme de \$95, produit net d'un voyage fait pour leur établissement, dimanche dernier.

— Les Editeurs de *l'Écho* accusent réception du *Rapport des affaires du Chemin du Grand-Tronc* ; leurs remerciements bien sincères pour qui de droit.

— L'établissement de Reliure de MM. Guilbeault et Dufresne, se recommande par l'élégance, la solidité de ses ouvrages et par la modicité de ses prix. Nos lecteurs qui auraient des reliures à donner, ne sauraient les confier à des mains plus habiles.

— Nous avons envoyé les comptes pour abonnement à *l'Écho du Cabinet de Lecture Paroissial*, et nous prions très respectueusement ceux qui ne nous en ont pas encore remis le montant, de vouloir bien nous le faire parvenir au plus-tôt.—J. B. Rolland & fils.

LIVRES D'ACTUALITÉ : Du mouvement Religieux en Angleterre, ou les progrès du Catholicisme et le retour de l'Eglise Anglicane à l'Unité, (par J. Gondon) :— 1 vol. in-8o broché \$1,20.

Idem relié 1,70.

Le Protestantisme comparé avec le Catholicisme dans ses rapports avec la civilisation européenne ; par Jacques Balmès.—Troisième édition, revue et corrigée avec soin et augmentée d'une introduction, par A. De Blanche-Raffin vol. in-8o broché 1,70.

Idem relié

Examen sur la Liberté de l'Eglise, par Mgr. Parisis, Evêque de Langres.

Est-ce l'Eglise qui empiète sur l'Etat ?

Est-ce l'Etat qui empiète sur l'Eglise ?

1 vol. in 8 broché 0,45.

Ces différents ouvrages, que nous recommandons en toute confiance, se trouvent à la Librairie de MM. J. B. Rolland & fils.

L'ÉCHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL, revue hebdomadaire, publiée par J. B. Rolland & Fils, 6, rue St. Vincent, Montréal.—Abonnement : \$2 par année, payables d'avance.

Des Presses à air dilaté d'Eusèbe Sénécal, 4 rue St. Vincent, Montréal.